



présente

Mémoire irradiée

une nouvelle inédite

de

Danièle Rousselier

© Danièle Rousselier 2021

Adolescente, un film, ravageur : *Hiroshima mon amour*. Le choc de ce titre, ancré à jamais dans ma mémoire, la mort accolée à l'amour.

La bombe et la guerre, l'impossibilité de l'amour. Ces thèmes trouvèrent en moi un terreau fertile. La solitude. La solitude de cette femme emmurée dans une cave pour avoir aimé un soldat allemand. J'ignorais qui était Resnais, qui était Duras. Mais la guerre, les femmes tondues, les hommes en pyjama rayés, je connaissais, hantée par les photos des camps d'extermination. Hiroshima par contre, Hiroshima après la bombe, jamais je n'avais vu d'images. Je restai tétanisée. Hébétée par la vision de ces irradiés à la peau noircie partant en lambeaux. Quelque chose s'est joué, s'est noué ce jour-là à la projection de ce film. Hiroshima ne m'a plus quittée. « *Tu n'as rien vu à Hiroshima* » répète comme une litanie l'amant japonais.

Un jour je verrais Hiroshima.

Je dirais Hiroshima, cet intangible « *noyau de nuit* »¹.

Je ne sens pas la fatigue. Après onze heures de vol de Paris à Osaka, j'embarque dans le Shinkansen pour Hiroshima. Je pose le pied sur le quai de la gare, submergée d'émotion.

Voir Hiroshima.

Il m'a fallu plus de cinquante ans pour confronter les images irradiées de ma mémoire à la géographie du lieu et me mesurer, ainsi, à l'oukase de Marguerite Duras. Chercher alors les mots pour dire cette capacité d'autodestruction propre à l'homme.

En 2012 enfin, je pars pour le pays du Soleil Levant, mue par ce désir d'écriture. Mue par l'urgence. Le tsunami, avec une vague de 15 mètres, a inondé la centrale de Fukushima un an plus tôt.

Voir Hiroshima, aussitôt arrivée. Comme une obligation morale. Il faut avoir vu, écrivait William Blake, « *the eye sees more than the heart knows* ».

« *Tu n'as rien vu...* », dépasser cette incantation, poser les yeux là où pour la première fois l'homme a démontré qu'il pouvait faire exploser la terre par la manipulation de l'atome. Voir, dans l'illusion de commencer à comprendre l'aveuglement humain face à l'apocalypse, l'apocalypse comme un avenir possible.

Voir le lieu où, le 6 août 45, une vérité proprement inimaginable a surgi : l'humanité peut s'anéantir elle-même. Rejoindre le non-être d'avant son apparition sur terre.

Comme dans la tragédie grecque, personne ne veut la catastrophe, mais elle arrive.

Toute à mon émotion, en traversant la gare je déchiffre, incrédule, sur la vitrine d'un luxueux magasin, les lettres de l'enseigne « *L'Occitane* ». Lavande et savons de Provence, la ville martyre à l'heure de la globalisation.

Ma valise déposée à l'hôtel, je repars après avoir mémorisé la carte de ce site étrange, au delta dessinant comme une main à cinq doigts. Sur un vélo de location, je rejoins le fleuve Otâ aux eaux paisibles et remonte ses rives jusqu'à l'épicentre de la bombe.

Apparaît soudain la carcasse métallique du Dôme — seule structure restée debout, seule forme verticale sur la plaine noire arasée par la déflagration —, dont la célèbre photo est attachée à jamais au nom d'Hiroshima. Une carcasse consolidée après la guerre. Absurdement, pour le philosophe Günter Anders, reprochant au maire d'Hiroshima d'avoir ainsi ravagé l'image du souvenir : « *Vous avez détruit la destruction* ».

¹ Georges Bataille

Je pédale sous un ciel d'un bleu pur, le bleu pur de ce matin du 6 août 45. C'est la canicule ce jour-là. Un B 29, étincelant, survole la ville. Il est 8 h 15. Une lumière blanche, qui rend aveugle, puis l'onde de choc, la déflagration et le souffle. La température est cinq fois plus élevée que sur la surface du soleil, carbonisant les corps. En quatre secondes 80.000 personnes sont tuées. Un silence absolu s'étend sur la ville. Une pluie formée dans le champignon du nuage atomique se met à tomber. Une pluie noire irradiant des milliers de fuyards éperdus.

Entre les décombres, des morts-vivants — silhouettes calcinées — marchent, vacillent et s'écroulent.

Les irradiés, les *hibakushas* — *ceux qui ont vu l'enfer* —, deviennent des pestiférés, rejetés par leurs proches et par la société japonaise. Ils se cachent dans le silence des larmes, la solitude et la colère d'une douleur non verbalisée.

Le lendemain je gagne Nagasaki. Je marche, lentement, jusqu'au centre de l'impact, là où, avec Hiroshima, l'histoire de l'homme a basculé.

J'achève ce pèlerinage à Fukushima. Étymologiquement *l'île du bonheur*.

Pour la deuxième fois le Japon a eu le privilège d'être le théâtre de cette forme de folie avec laquelle l'homme a déchaîné de lui-même les forces de sa propre destruction.

Je prends des notes, mon écriture du désastre sera fragmentaire, elle mêlera reportages, courtes fictions et récits, dans une déambulation réflexive allant du 6 août 1945 au désastre du *San Ichi Ichi*, le 11 mars 2011.

Un journaliste japonais, rencontré dans un train, m'aide à obtenir une autorisation pour pénétrer la « zone rouge » de Fukushima.

Une immense forêt, oppressante, pousse autour des réacteurs là où s'épanouissaient un millier de sakuras, fabuleux cerisiers aux troncs épais et aux fleurs éphémères. Déjà, comme à Tchernobyl, croissent des plantes monstrueuses, des champignons géants. Et les fleurs n'ont plus de parfum. Dans cette « zone rouge », il est interdit de s'arrêter et d'ouvrir les vitres de la voiture.

Comme les *hibakushas*, les irradiés d'Hiroshima, les « évacués » de Fukushima cachent leur état à leurs voisins pour échapper à la discrimination. Au rejet. Le même silence, la même solitude soixante-six ans après.

Les sols sont contaminés pour les siècles à venir.

Le processus de démantèlement du réacteur et de son combustible en fusion, confinés dans une enceinte, reste techniquement impossible, malgré l'usage de robots. On sait déjà qu'il faudra doubler les quarante années initialement prévues.

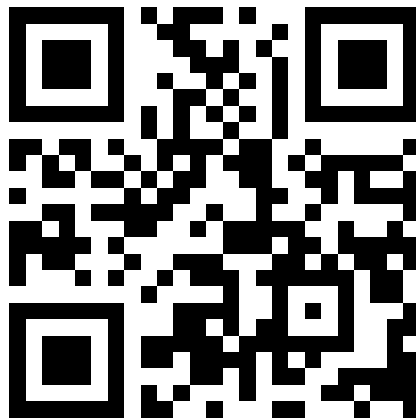
Au cimetière bouddhiste de Futaba, commune où était installée la centrale, certains « évacués » reviennent, protégés d'une combinaison et d'un masque, pour déposer près des stèles fleurs artificielles et canettes de soda à l'effigie de personnages de mangas. Vêtue de la même combinaison, je me recueille sur les lieux de la catastrophe, habitée par le questionnement de Kenzaburo Ôé, « *Comment survivre à notre folie* » ?

Ce livre hybride, tortueux, éclaté comme un cheminement au milieu du désastre, d'Hiroshima à Fukushima, je ne l'ai jamais écrit. Ce *noyau de nuit* demeure indicible. Il me reste des notes, des bribes de récits.

Seule émerge l'histoire imaginée de Totato, un petit garçon emporté par la vague. Dessinateur de génie. J'avais retrouvé, incrusté dans le sable, le taille-crayon bleu de l'enfant. Et l'année suivante, j'invitai son fantôme, venu des antipodes, à s'installer sur les rives de l'Aunette.

Depuis, joyeux, il gambade dans la forêt et dessine sur le feuillage des arbres.

Danièle Rousselier
Texte tiré de « *Bikini* », à paraître.



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »